

MARTOR



Title: “La différence assimilatrice”

Authors: Ezdra Alhasid and Anca Manolescu

How to cite this article: Alhasid, Ezdra and Anca Manolescu. 2001. “La différence assimilatrice.”

Martor 6: 265-270.

Published by: *Editura MARTOR* (MARTOR Publishing House), *Muzeul Țăranului Român* (The Museum of the Romanian Peasant)

URL: <http://martor.muzeultaranuluiroman.ro/archive/martor-6-2001/>

Martor (The Museum of the Romanian Peasant Anthropology Journal) is a peer-reviewed academic journal established in 1996, with a focus on cultural and visual anthropology, ethnology, museum studies and the dialogue among these disciplines. *Martor Journal* is published by the Museum of the Romanian Peasant. Interdisciplinary and international in scope, it provides a rich content at the highest academic and editorial standards for academic and non-academic readership. Any use aside from these purposes and without mentioning the source of the article(s) is prohibited and will be considered an infringement of copyright.

Martor (Revue d'Anthropologie du Musée du Paysan Roumain) est un journal académique en système *peer-review* fondé en 1996, qui se concentre sur l'anthropologie visuelle et culturelle, l'ethnologie, la muséologie et sur le dialogue entre ces disciplines. La revue *Martor* est publiée par le Musée du Paysan Roumain. Son aspiration est de généraliser l'accès vers un riche contenu au plus haut niveau du point de vue académique et éditorial pour des objectifs scientifiques, éducatifs et informationnels. Toute utilisation au-delà de ces buts et sans mentionner la source des articles est interdite et sera considérée une violation des droits de l'auteur.

Martor is indexed by EBSCO and CEEOL.

La différence assimilatrice

Ezdra Alhasid
Membre de l'Union
des Ecrivains de Roumanie

et Anca Manolescu
Musée du Paysan
Roumain

M. Ezdra Alhasid a 85 ans et, depuis trois décennies, il traduit la littérature espagnole et ibéro-américaine en roumain. Dans les principales maisons d'édition roumaines ont paru, dans sa traduction, des œuvres de Martínez Estrada, J. L. Borges, Gabriel García Márquez, Alejo Carpentier, Blasco Ibáñez, Ortega y Gasset. En 1997, il publie la traduction d'une biographie-interview du roi d'Espagne (auteur José Luis Villalonga). Mais dix ans auparavant, le 5 janvier 1987, S. M. le Roi Juan Carlos I^{er} l'avait décoré de l'Ordre du Mérite Civil, le grade d'officier, pour son activité de hispaniste. Et à 76 ans, M. Ezdra Alhasid a reçu, de la part du Ministère espagnol des Affaires Etrangères, une bourse de recherches en Espagne, pour étudier le passé des Juifs séfarades, de sorte qu'il a pu ainsi retourner chez lui pour quelques mois...

„J'ai fait des études d'économie, non de philologie. Peut-être ai-je un peu de talent, mais l'espagnol je l'ai appris à la maison, chez mes parents. Chez nous on parlait ladino, c'est-à-dire l'ancien castillan. Je suis de Silistra et là, il n'y avait que des familles juives séfarades. Dans notre maison, on parlait „hébreu”, qui était en fait l'espagnol; nous l'appelions *djudezmo*. C'est un mot intraduisible...

Je suis né dans le Quadrilatère, à l'époque où celui-ci appartenait à la Roumanie; mes parents

étaient originaires de Turquie, de la ville d'Edirne. Dans le Quadrilatère, à part les Roumains, il y avait différentes populations: Bulgares, Serbes, Grecs et Arméniens. En fait, Silistra était une région balkanique en miniature. Tout homme qui était né et qui avait passé son enfance dans cette ville, après un certain temps parlait, bon gré, mal gré, trois ou quatre langues, comme il arrive couramment dans les Balkans. Moi, je parlais assez bien le turc et le bulgare. En ce qui concerne les rapports entre les communautés, les Juifs et les Turcs étaient comme des frères. Je peux vous en donner un exemple: le savon *kasher*, nous l'achetions chez les Turcs. C'était eux qui le fabriquaient, parce qu'ils ne mangent pas de porc, eux non plus. Et nos relations étaient normales, amicales, je peux l'affirmer de manière catégorique. L'antisémitisme était presque inexistant. Je ne me souviens pas d'une manifestation sérieuse de ce genre. En Bulgarie, il existait, c'est vrai, un mouvement légionnaire, mais sans importance et sans conséquences. A Silistra, tous étaient des minoritaires et ce mouvement n'a pas eu d'effet.

A ce que je sais, la plupart des Juifs séfarades de Valachie sont originaires de Turquie ou de l'Empire ottoman. Haşdeu, dans *Istoria toleranței religioase la Români (Histoire de la tolérance religieuse chez les Roumains)*, affirme que, dès les

XV^e et XVI^e siècles, ils étaient bien implantés dans les petites villes situées sur la rive gauche du Danube. En profitant, je crois, de la ressemblance entre l'ancien espagnol, parlé par les Séfarades, et le roumain, de nombreux Juifs habitant en Bulgarie ont traversé le Danube et se sont installés dans les villes portuaires. C'est pourquoi, presque tous les Séfarades de Roumanie se trouvent dans les villes proches du Danube. Une grande partie des Séfarades sont originaires de la Grèce où la ville de Salonique était considérée, surtout avant la Première Guerre mondiale, comme un Jérusalem des Juifs espagnols¹. Au lycée, j'ai eu un professeur aroumain de la famille Papahagi. Une fois, en m'entendant parler espagnol avec un collègue séfarade, il est intervenu en prononçant quelques paroles en ladinno. Etonné et avec timidité, je lui ai demandé d'où il connaissait cette langue parlée uniquement par les Juifs. Il m'a répondu: „Mon cher, je suis de Salonique où il est incommode de vivre si on ne parle pas cette langue...”

Je voudrais vous raconter quelque chose d'intéressant. A l'époque où j'étais boursier à Madrid, je mangeais, naturellement, plutôt de la nourriture froide. Et un jour, lorsque je suis rentré pour manger, j'ai vu que mon hôte, une dame très aimable, m'apportait de la nourriture. Eh bien, de quelle nourriture s'agissait-il? J'en suis resté surpris. C'était justement ce que je mangeais chez moi! Du *Habas*! Vous savez ce que c'est que le *habas*? C'est un plat de fèves typiquement espagnol. Elle m'a donné à manger ce plat, des fèves au poulet, exactement comme j'en mangeais chez moi. Je me suis rendu compte que nous, les Juifs espagnols, avions gardé la cuisine d'il y a 500 ans à laquelle nous nous étions habitués en Espagne. J'en suis resté surpris. Cela veut dire que nous respectons les traditions véritables, les traditions espagnoles. Et cela aussi comme manière de penser! Les Juifs séfarades sont distants, non pas au sens péjoratif, c'est-à-dire méprisants envers les autres, non! Mais ils sont réservés, parce qu'ils ont leur fierté. Pour ne plus parler de leur langue!

Les Juifs séfarades ont une mentalité et un genre de vie qui est très bien défini et original, qu'ils conservent aujourd'hui encore, cinq siècles après leur expulsion. Ayant vécu longtemps en terre ibérique, ils ont une puissante tradition liée à cet espace de civilisation. Ils gardent leur langue archaïque castillane, leur manière de penser et leur comportement, un sens un peu exagéré de l'honneur, chose naturelle puisqu'ils sont les descendants de ceux qui ont contribué à l'admirable culture arabe de la péninsule, à l'ascendance et à la grandeur de l'Espagne, qui ont été les témoins d'une civilisation romane. Et voilà que, de nos jours, il n'en est resté qu'un souvenir...”

Anca Manolescu Vous vous souvenez en particulier des fêtes religieuses et de la manière dont on les célébrait?

Ezdra Alhasid On célébrait les fêtes ordinaires, Rosh Hashânâh, Kippour, Pessah, Pûrim... Pour le Pessah, on mangeait bien entendu du pain azyme, c'est-à-dire *maça*. Tout le monde respectait les traditions juives d'une façon naturelle et personne ne nous défendait de conserver ces traditions. Mais je voudrais ajouter quelque chose. Les Juifs espagnols se maintenaient en tant que Juifs, mais ils n'avaient pas un caractère fanatique, bigote. Je fais une parenthèse: je pense que les Juifs fondamentalistes font du mal à l'Israël. Nous autres, les Espagnols, nous nous considérons comme étant intégrés à la vie moderne. C'est pourquoi, la différence entre un Juif espagnol et un non Juif n'était guère visible.

En général, dans les pays où les Juifs séfarades ont vécu, l'antisémitisme était insignifiant, presque inexistant. Je connais bien la situation de Bulgarie. Là, il n'y avait pas d'antisémitisme. A preuve que, pendant la guerre, bien que la Bulgarie fût l'alliée de l'Allemagne, Hitler n'a pas été capable de toucher aux Juifs de ce pays. Les Séfarades étaient si bien vus par leurs concitoyens que la propagande antisémite n'a pas eu d'effets.

Souvenirs d'enfance

Anca Manolescu Née d'un père juif espagnol, je suis une Juive sans tradition hébraïque. Lorsque j'étais enfant, à la maison personne ne me parlait ni de la tradition religieuse, ni d'une identité autre que celle des personnes qui m'entouraient. Seul le nom de famille me le rappelait. Bien entendu, ma grand-mère parlait espagnol avec son frère et sa sœur, c'est-à-dire le castillan du XV^e siècle, modelé par quelques centaines d'années de séjour dans les Balkans et auquel se mêlaient des mots roumains. Je n'ai jamais eu l'envie de l'apprendre. Mon père ne le parlait pas non plus. C'était la langue des grands-pères; c'était une langue d'intérieur. Mais j'aimais l'entendre. Grand-mère m'appelait *querida* et nous l'appelions Madri, de *madre*. Madri avait eu une robe de chambre de molleton rouge, qu'elle portait encore à l'époque de mon enfance. Lorsqu'elle était plus jeune, dans ses moments de sévérité et à cause de sa robe de chambre, ses enfants l'appelaient Torquemada. Je savais que Torquemada avait été un inquisiteur terrible, mais longtemps son nom s'est associé pour moi à la robe de chambre rouge et beaucoup plus tard j'ai appris qu'il avait été aussi un théologien très compétent. Trop compétent même...

Madri nous racontait parfois le départ des Juifs de l'Espagne qui, même s'il avait été une expulsion, devait ressembler – dans sa fierté et dans sa réserve de Juive espagnole – à un sorte de procession très digne. Elle nous racontait comment les chefs des communautés avaient placé de jeunes instrumentistes à la tête des groupes d'exilés et comment, enveloppés dans les chants, les familles s'étaient mises en route de façon ordonnée. Au fond, tout cela est vrai, je l'ai retrouvé dans les témoignages historiques. Mais les sons du *pandero* étaient destinés à encourager des gens déracinés, exclus, qui emmenaient aussi leurs moribonds. Pour Madri cependant, les événements devaient avoir une mesure et un aspect plein de sobriété, sans pathétisme.

Une fois, elle nous a raconté l'épisode bi-

blique du voyage en Egypte de Joseph et de ses frères. Tel qu'elle nous le racontait, il ne ressemblait pas du tout à un texte scripturaire, c'était plutôt un conte – situé entre l'histoire et le mythe – appartenant au destin des Juifs, au même titre que l'abandon de l'Espagne chérie, le pays et l'époque de leur splendeur culturelle et religieuse, pour se réfugier dans l'hospitalier Empire ottoman. Pour moi, les récits de ces voyages forcés, de ces „sorties” obligées étaient pleins d'exotisme. Moi, j'étais une sédentaire et je le suis encore. En outre, dans les années '60-'65, lorsqu'elle me racontait tout cela, les voyages à l'étranger étaient quelque chose de peu vraisemblable en Roumanie, l'horizon de la vie était très limité. Etre venu de si loin, avoir été capable de repartir à zéro ailleurs, dans une autre culture et dans un autre paysage, c'était pour moi l'image de mon ascendance séfarade dont j'étais fière. C'était la dimension de l'aventure, de la liberté, de ma différence enrichissante que j'étais cependant contente de garder uniquement à la manière vague des récits de Madri.

Pourtant, il y avait encore quelque chose: il y avait quelques plats et quelques noms de plats. Madri nous préparait *albondigas con meringena*, des fricadelles de viande aux aubergines, petites et rondes, bien réduites au four. Ensuite, c'étaient les *fritas*, des tranches de courgettes frites. Ma mère en prépare encore aujourd'hui et moi aussi. Il y avait également les *buriquitas*, des boulettes de pâte farcies d'aubergines ou d'épinard, les *agristadas*, un plat de courgette à la sauce aigre; il y avait aussi des plats probablement turcs, désignés par des mots espagnols tels que *frujalda*, une sorte de „baklava” (feuilleté aux noix et au miel). C'étaient encore les *brumuelus*, les beignets de *maça*. A présent, tout cela n'est pour moi que des souvenirs, des traces de plus en plus vagues par lesquelles la profondeur séfarade se retire et se perd en ce qui me concerne. Certes, je peux la récupérer par voie livresque, mais elle ne fait plus partie de la substance de ma vie.

Les paroles de M. Ezra Alhasid me confirment l'image que les Juifs espagnols ont d'eux-mêmes, image dont j'ai héritée de ma famille: la „fierté” – cette réserve envers les autres, accompagnée de sollicitude et d'élégance; le penchant pour la modernité ou, plutôt, le penchant à participer avec naturel à la civilisation et à la société d'accueil (les Juifs espagnols sont plus enclins à l'assimilation, me disait mon père), enfin la tendance à se définir autrement que les Juifs ashkénazes (même si elle prétendait, pleine de solidarité, que les Juifs sont un seul peuple, quand je lui ai demandé si elle se serait mariée avec un Ashkénaze, Madri a réagi vivement²).

„Le monde espagnol” des Balkans

A la fin du XV^e siècle, le grand rabbin de Constantinople a demandé et a reçu du sultan l'hospitalité du nouvel Empire pour les juifs et les musulmans expulsés par les rois d'Espagne ainsi que pour les marranes et les morisques. Arrivés en grand nombre sur leur terre d'accueil, les Juifs ont retrouvé l'islam qui les avait protégés, avec lequel ils avaient eu des contacts si extraordinaires du point de vue culturel dans l'Espagne des Omeyyades et à côté desquels ils venaient de subir la marginalisation. Pourtant, ils se sont confrontés avec la diversité hébraïque. Là, ils ont rencontré des communautés très anciennes, établies avant même la formation de l'Empire byzantin ou à son époque – les Juifs romaniotes – qui parlaient le grec; ils ont rencontré des groupes, établis plus tard, de Juifs italiotes qui parlaient l'italien et des Juifs ashkénazes qui parlaient le yiddish. Les nouveaux arrivés mêmes gardaient leur dialecte et la cohésion qu'ils avaient dans leur région d'origine. Jocelyne Askénazi-Gerson (1990, p. 185) mentionne les synagogues distinctes de chaque communauté: „El Kal de los Iavanim”, à Salonique, ou „El Kal de los Gregos” à Andrinople étaient des synagogues des Juifs grecs; il y avait ensuite des synagogues aragonaises, castillanes, léonaises, majorquines et cordouanes,

barcelonaises, lisbonnines...

La qualité culturelle et la conscience d'eux-mêmes des Juifs espagnols, leur créativité spirituelle – prouvée et nourrie par la kabbale – ont constitué un modèle auquel les autres communautés ont fini par adhérer; parmi tous les dialectes espagnols, le castillan s'est imposé et est devenu la langue des Juifs orientaux, l'„intraduisible” *djudezmo*, comme disait M. Alhasid, ou *djudyo*. Expulsés d'Espagne – et recevant leur nom de cette exclusion – les Séfarades auront en retour la possibilité d'unifier leurs coreligionnaires d'Orient, ce qui a conduit à l'apparition d'un nouveau „monde espagnol”: „une nouvelle diaspora dans la diaspora, qui ne regardait pas en arrière seulement vers la patrie d'Erez Israël, mais avait aussi été indélébilement marquée par son long séjour en Espagne” (Alan D. Coré, 1996, col. 1171). L'Espagne devenait elle aussi une variante de la patrie perdue, un lieu de l'origine et de l'exemplarité, remémoré, reconstitué et „reconstruit” par la pratique des traditions „espagnoles” (culinaires, folkloriques, rituelles et, évidemment, linguistiques). Pour les Séfarades, la fidélité à cette origine reste, aujourd'hui encore, un „lieu commun” et central, le repère identitaire qui tend à être toujours confirmé et illustré jusque dans l'interprétation des expériences personnelles. „Je me suis rendu compte que nous, les Juifs espagnols, avons gardé notre cuisine d'il y a 500 ans à laquelle nous nous étions habitués en Espagne. J'en suis resté surpris. Cela veut dire que nous conservons nos traditions véritables, vraies, espagnoles”, disait M. Alhasid.

La tradition religieuse des Juifs s'enracine dans la première terre d'origine et tend à organiser tout son développement en fonction de sa symbolique. Pour les Séfarades, il existe cependant une seconde patrie aussi, presque mythique, véhiculée par la mémoire communautaire et familiale. Et la langue constitue l'élément le plus puissant qui les relie à la seconde terre d'origine, l'élément par lequel ils vivent encore dans une Espagne qu'ils ont pu ainsi emmener avec eux.

Entre l'hébreu – langue du culte et de l'étude – et le turc, langue des rapports officiels, l'espagnol, transplanté et adapté au lieu, était la langue de la communauté et, paradoxalement en quelque sorte, de l'identité hébraïque dans l'Empire ottoman. Là, être juif signifiait *havlar espagnol*. Ce qui est vrai du Juif traditionnel, mais qui le sera encore plus pour le Juif moderne – moins préoccupé par les aspects religieux de son identité. „Aujourd'hui, ce ne sera pas rare qu'un très profond, sinon fanatique attachement à la tradition séfarde s'associe à la laxité en ce qui concerne le respect de la Loi”, finit Alan D. Coré son article „Séphardim” d'*Encyclopaedia Judaica* (1996, col. 1171). Or, dans l'interprétation culturelle de M. Alhasid, le territoire roumain était attrayant pour les Séfarades parce qu'ils pouvaient y rencontrer une langue familière, d'origine latine, un milieu linguistique et culturel qui les accueillent avec amitié, qui les rapprochent de leur patrie perdue, qui les aident à la retrouver. D'une certaine façon, son activité de traducteur peut être considérée comme emblématique: c'est une bonne solution que de retrouver l'Espagne sans quitter la Roumanie, c'est une manière de faire communiquer les deux cultures, d'offrir à sa culture d'aujourd'hui la mémoire intense de la culture qu'il porte avec lui-même.

A propos des „services réciproques” que se sont rendus les Juifs espagnols et le monde balkanique, Victor Neumann (1999, p. 122) parle du bénéfice que les premiers pouvaient apporter aux gouvernants ottomans ou aux princes phanariotes: c'étaient des gens qui avaient l'expérience de l'„européanité” et qui établissaient aisément des relations, surtout d'affaires, mais aussi diplomatiques et culturelles. Cette compétence ne se manifestait-elle pas par la langue „occidentale” qu'ils continuaient à parler malgré leur intégration à un Empire de l'Orient? D'ailleurs leur langue prospérait même hors du cadre communautaire proprement dit; *djudezmo* était devenu aussi l'une des langues commerciales parlées au bord de la Méditerranée orientale. Par

rapport aux Ashkénazes, qui devront subir la marginalisation, l'isolement du ghetto, l'image infamante, les massacres, le „monde espagnol” de l'Empire ottoman sera privilégié, car il aura le même statut que les autres ethnies, il coopérera avec elles et subira le même genre d'oppression³; en vivant à côté de tant d'autres différences, il ne monopolisera pas l'image de l'„étranger” inquiétant ou exécré ni les frayeurs qui en résultent. En outre, s'ils obéissaient aux exigences du pouvoir, les Séfarades avaient la possibilité, comme les autres ethnies non-musulmanes, d'organiser et d'administrer leurs propres communautés, comme des mini-sociétés à fonctionnement interne autonome⁴. „Le monde espagnol” de l'Empire ottoman sera un monde varié, mais en fin de compte solidaire dans son intérieur et, à la fois, un monde communicatif qui participe avec naturel à la vie intercommunautaire. Il avait d'ailleurs une longue expérience de la collaboration avec les cultures des pays méditerranéens. „C'étaient des gens instruits, cultivés et riches, très fiers de leur ascendance, adaptés au monde, souvent hédonistes et pas trop dévots, qui avaient adopté la codification libérale de Joseph Caro (rabbin du Salonique au XVI^e siècle, dont les travaux, même les plus légalistes, sont irrigués par la sève de la kabbale *n.n.*). Ils étaient comme une tête de pont du monde latin dans la culture arabe et vice-versa, ils étaient de ceux qui transmettaient la philosophie et les sciences classiques” (P. Johnson, 2001, p. 187). Evidemment, tous les Séfarades n'étaient pas „des gens instruits, cultivés et riches... souvent hédonistes et pas trop dévots”, mais c'est là l'image que je sais depuis mon enfance. Une image transmise de génération en génération, ayant comme paysage emblématique l'Espagne. A cet âge, je me demandais où retournerait Madri, s'il fallait choisir: au Pays Saint ou en Espagne, au Monde biblique ou à „l'âge d'or” séfarde?

Notes

1, V. Neuman, 1997, p. 123: „Comparable à Venise du point de vue de l'activité spirituelle juive, Salonique allait coordonner la diaspora des Balkans, les documents élaborés et conservés par les rabbins indiquant le rôle dominant de la communauté par rapport aux autres communautés de la région.” Ioan Nenițescu (1895, p. 572): Les Aroumains, „lorsqu'il s'agit des affaires, y parlent tantôt le grec, tantôt l'albanais, tantôt le turc, et beaucoup connaissent et parlent très bien l'espagnol parlé par les 82.000 Juifs de Salonique. Et comment en serait-il autrement dans une ville bigarrée comme le Salonique? Dans une ville où presque tout le monde est commerçant, industriel, intermédiaire, soit exportateur ou porteur, etc. et où les intérêts de tous dépendent tellement les uns des autres?”

2. Elias Canetti parle de son enfance à Rusciuc: „Avec une présomption naïve on regardait de haut les autres Juifs, *tedesco* était un mot toujours chargé de mépris et signifiait Juif allemand ou ashkénaze. Il aurait été inconcevable de se marier avec une *tedesca*“ (*Le flambeau dans l'oreille*).

3. Dans l'Empire ottoman, les droits des „infidèles” – identifiés comme nations ou *millet* et dont les communautés sont directement gouvernées par leur propre chef religieux – sont assurés par l'autorité centrale; ils sont *dhimmis*, „protégés”. A l'instar des autres ethnies, les Juifs devront subir des actes arbitraires, „mais à aucun moment cependant, rien n'existera à leur rencontre qui puisse être comparé aux massacres systématiques ou aux accusations généralisées si courants alors en pays chrétiens” (J. Askénazi-Gerson, 1990, p. 188).

4. „Les historiens Esther Benbassa et Aron Rodriguez ont la conviction que, dans les Balkans soumis au pouvoir ottoman, les Juifs ont réussi – avec la permission de leurs nouveaux maîtres – à reconstituer les bases de leur existence dans des sphères semi-autonomes (*The Jews of the Balkans*, Blackwell, Oxford UK and Cambridge USA, 1995)” – apud V. Neumann (1997, p. 128).

Références bibliographiques

ASKÉNAZI-GERSON J., 1990, „Les Juifs sépharades d'Orient“, in *Le monothéisme*, Turnhout, Brepols.

CORÉ Alan D., 1996, „Sephardim“, in *Encyclopaedia Judaica*, XIV, col. 1164-1171.

JOHNSON P., 2001, *O istorie a evreilor*, București, Hasefer.

NENIȚESCU I., 1895, *De la românii din Turcia europeană*, București, Institutul de arte grafice Carol Göbl.

NEUMANN V., 1997, „Note pe marginea unei civilizații dispărute“, in *Secolul XX*, nr. 7-8-9